PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.

	Un An.	6 Mois.	3 Mois.	1 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS....	$12.00	$6.00	$3.00	$1.00
POUR L'ETRANGER........	$15.15	$7.55	$3.75	$1.30

Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

Le Numéro Cinq Sous

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.

	Un An.	6 Mois.	4 mois.	3 Mois.
POUR LES ETATS-UNIS......	$3.00	$1.50	$1.00	75 cts
POUR L'ETRANGER.........	$4.00	$2.05	$1.35	$1.05

Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTERATURE. — PRO ARIS ET FOCIS — SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827 — NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI, 27 JUILLET 1907 — 80ème Année

La Place de l'Etoile.

La place de l'Etoile n'existe pas. Il n'y a que l'Arc de Triomphe.

Lui seul la constitue, l'occupe, la remplit, lui donne la vie et la gloire. Il en est le meuble unique et prodigieux qu'entoure une ceinture de chaînes de fer rivées, semble-t-il, pour le garder. L'immobilité de l'Arc a plus de physionomie et de mouvement que toutes les agitations de la place. C'est l'Arc le centre, le moyeu des douze avenues qui en jaillissent ainsi que les rayons d'une immense roue.

Depuis cent un ans que, le jour anniversaire de la naissance de l'Empereur, en fut posée la première pierre, il a noué là ses racines d'histoire, et le ciel, étonné d'abord de ce qui montait vers lui avec des mines de prétendre l'escalader, a dû s'y faire. Aujourd'hui, il en a pris l'habitude. Quant au soleil, il a judicieusement pensé aussitôt qu'il ne saurait y avoir nulle part de plus mirifique arcade derrière laquelle se coucher. Aussi, réserve-t-il depuis, pour l'heure où il opère dans son axe sa hautaine descente, les plus superbes combinaisons de feux, de laves et de braises, ses rubis et ses ors les plus fulgurants. Le titanesque porche parait, à ces minutes, ruisseler, fondre dans des incandescences à la Turner au milieu desquelles ses murailles de granit resplendissent de loin comme les Tables de la Loi.

Il a aussi, de façon permanante, une carrure romaine. L'œil, instinctivement, cherche dans le voisinage un Colisée. Plus grand que les plus grands arcs de l'antiquité, il s'ouvre, porte béante et sans battants, faite pour servir d'entrée à un cirque, à des passages de quadriges et des défilés d'armées. Le général, vainqueur de Demain, aura permission de la franchir et même de s'arrêter dessous, quelques secondes, montant son cheval de bataille, qui piaffera sur un sol mou de fleurs.

L'Arc de Triomphe a l'air d'avoir toujours été là, depuis la première de toutes les guerres, d'avoir abrité le front des conquérants du monde. Nous pouvons très bien nous imaginer que ce fut la tente d'Alexandre et la guérite du Petit Caporal. On y sent la poudre. Par les midis brûlants il offre des pans d'ombre où viennent s'asseoir les anciens soldats. C'est un vieux brave de 1870 que l'on choisit pour en être le gardien, et le sergent Hoff, dans l'exercice de cette dignité, déployait un respectueux orgueil. On devinait qu'il avait la conviction d'être "l'ordonnance de la Victoire."

* * *

L'Arc de Triomphe a des rancunes. Trente-sept ans de paix maladive ne lui ont pas fait oublier la subreptice arrivée des Allemands, un matin d'hiver, par les avenues gelées et désertes, entre les arbres dressés ainsi que des gibets sous un ciel couleur de drapeau noir. N'ayant pas la vertu des trompettes de Jéricho, les fifres de Germanie ne le firent même pas osciller sur sa base, et cependant il aurait bien voulu crouler sur les profanateurs et les assommer avec celles de ses pierres sur lesquelles était écrit le nom d'Iéna, mais il attendit vainement la main vengeresse d'un Samson.

Et depuis, on ne l'a pas gâté de pompes militaires. De temps à autre il a vu se dérouler plusieurs cortèges de souverains en voyage, des présidents de la république dans des landaus, les bonnets d'astrakan du Tsar et du Shah, des bouquets de plumes sur la tête de quelques monarques, une demi-douzaine d'ombrelles de reines. Un jour d'ivresse nationale, il tressaillit à l'aspect d'un cavalier bien monté, trottant le premier, là, dans l'avenue des Champs-Elysées, seul avant tous, portant bottes de campagne d'Egypte et petit chapeau.... La foule courait à son passage!.... Mais non!... C'était Montjarret.

L'Arc de Triomphe s'ennuie. Tout lui manque de ce qu'il pourrait désirer. Il se ronge d'humiliation de n'être qu'une espèce d'observatoire à l'usage des flâneurs du dimanche et des gens de province, un piédestal de feu d'artifice. Les curieux lui grimpent dessus "pour la vue qu'on a de là-haut," et les étrangers achètent sa photographie avec celle de la tour Eiffel, sans établir entre les deux beaucoup de différence. En 1873, une après-midi que sœur Anne était montée, pour agiter un mouchoir tricolore, il crut apercevoir avec elle, tout là-bas, là-bas, la crinière blanche du palefroi de Henri Cinq, comme s'il venait de Versailles.... Mais ce ne fut qu'un mirage.... ou alors, cette bête se déroba.

Son spleen enfin est si amer que par certains soirs empourprés il rêve de sang. Le surlendemain, un fou ou un amoureux désespéré se jette de sa plateforme dans le vide et se brise sans bruit au milieu du mouvement de la capitale.... Mais ce ne sont pas ces pauvres gouttelettes répandues qui peuvent désaltérer la terre où posent ses assises babyloniennes. Il lui faut de vrais ruisseaux rouges, des baïonnettes embrochant des pains ou des têtes, des roulements de canons répercutés sous ses voûtes, des Carmagnoles ou des Chants du Départ hurlés par cent mille bouches, des espions mis en pièces, un tribun à la poitrine nue, hissé sur un pavois d'épaules. Voilà les drames civiques dont l'Arc de Triomphe se sait le décor planté par destination. Ce qu'a de guerrier une révolution le ranimerait malgré tout, tant il a le sentiment d'être un incomparable champ d'honneur pour les héros d'une grande cause. Oh! tomber pour la patrie, pour Dieu, le Roi, l'Empereur ou la Liberté, peu importe! mais bien tomber, adossé au groupe de Rude, sous la Bellone aux furibondes ailes..... Quelle belle fin!......

* * *

Quand Hugo mourut, l'Arc de Triomphe prit le deuil et c'est à l'abri de sa voûte en forme de crypte que le vieil et sublime enfant à la barbe de Booz fut apporté le soir, au lever des étoiles, pour y dormir sa première nuit de sommeil inconnu.

Ceux qui ont vu ce spectacle n'en oublieront jamais la sinistre magnificence: le colosse recouvert de crêpes flottants, déchirés comme des voiles de pleureuses et pareils aussi à quelque nuée d'orage qui serait tombée et restée accrochée là, les flammes livides et décomposées voletant sur les trépieds funèbres, les cuirassiers de la Mort, immobiles, à cheval tout autour, faisant au fils du héros "au sou ire si doux" avec la lueur des casques et l'éclair des sabres une chapelle ardente d'obscur acier, un luminaire épique dont chaque cierge était une torche, et enfin: le Catafalque, monumental, escarpé, s'élevant au-dessus des flots humains comme une arche tendue de velours noir, où le feuillage des lauriers et la soie des drapeaux mêlaient, aux courants d'air des ténèbres, leurs bruissements plaintifs, catafalque de prince, d'Altesse Sérénissime, de potentat, de roi des rois, au sommet duquel, plus haut que les Scaliger à Vérone, presque aussi haut que les papes murés à Saint-Pierre, Victor Hugo, mort, semblait juché, dominant Paris.

En bas c'était les hommes, le peuple, la sourde rumeur et le remous des foules, voix des cités et de la mer plus impressionnantes encore au cours de cette gigantesque veillée. Parfois éclataient des chants, d'étranges rires, le son d'un tambour, des premières mesures de "Marseillaise," un hennissement, des jurons, des clics-clacs de fouet, des bruits d'émeute et de fête populaire, cris de vendeurs de boissons et de chansons, refrains de complaintes, boniments de bateleurs, sifflet du gamin de la rue, aboiements de chien, valse d'un orgue, appels à la pitié de tous les Quasimodos de la misère étalant à nu leurs difformités et leurs plaies en l'honneur du Dante de la Cour des Miracles.

A chaque pas se rencontraient confondus, et sans être ébahis l'un et l'autre, le hideux et le beau, le pur et l'impur, le noble et le trivial, les rayons et les ombres, Gavroche et Cosette, grandes dames et Marions, ouvriers, soldats, bourgeois, abbés, laquais, toutes les classes, toutes le conditions, tous les habits, tous les sentiments, pêle-mêle, faisant bon voisinage; et ce mélange affreux et puissant, ces oppositions brutales, ces contrastes inattendus et sauvages étaient—exceptionnellement—à leur place ici et ne choquaient pas. Ils jouaient le rôle de l'indispensable "complémentaire" dans ce romantesque et fuligineux tableau qui évoquait un dessin du maître de Jersey agrandi par Michel-Ange. Et l'on ne pouvait que trouver juste et convenable que la cahue des Antithèses, qu'il avait si souverainement aimées, eût tenu, en signe de deuil, à venir faire entendre une dernière fois, à son chevet, ses tetentissantes cymbales.

Tantôt une lourde odeur de Champ de Mars flottait, et tantôt l'air était tout imprégné de la gloire du poète, embaumé de ses roses, chargé d'odes et de ballades. On y percevait l'écho de chants du crépuscule, il y passait un tourbillon d'invisibles feuilles d'automne et les voix intérieures parlaient bas. Les impérissables vers, par centaines, allaient, venaient, volaient, comme dans des chambres, à travers les mémoires, mais volaient lugubres, d'une aile triste, ainsi que des chauves-souris éternelles. Puis, par instants, tout se taisait et c'était, pendant une minute séculaire, le silence oppressant et recueilli de la Postérité.

Enfin l'aube, pâle, verte, une aube de fresque, de vitrail ou de légende, éclaira tragiquement l'horizon, et plus tard, aux flammes d'un soleil d'apothéose, le chétif corbillard des pauvres, immense d'orgueil, partait de l'Etoile pour monter au Capitole.

* * *

L'Arc de Triomphe n'a coûté que neuf millions. M. Pierpont Morgan serait marchand pour trois fois plus. Il est de ces objets dont on dit "qu'ils n'ont pas de prix." Faut-il l'estimer un milliard? Peut-être davantage? Mais il n'est pas à vendre. Et cependant, qui sait? L'amateur aurait tort de se faire du chagrin. Il fut bien une époque où, pour cinq cents francs, on pouvait, paraît-il, s'offrir la tour Saint-Jacques! Et puis le terrain vaut si cher le mètre à l'Etoile, qu'un jour viendra sans doute où quelque conseil municipal de l'avenir aura enfin l'idée pratique de mettre en adjudication cet autel ridicule, inutile et encombrant, érigé à la gloire napoléonienne. L'Amérique l'achètera, et sur l'emplacement on édifiera un pâté de maisons de rapports, ou une Bourse dn Travail, à moins que ce ne soit une Ruche des Syndicats, le Théâtre du Peuple, un Palais de l'Automobile ou un Musée du Soir. On n'a que l'embarras du choix. C'est le temps où la colonne Vendôme sera à Berlin et le tombeau des Invalides à Londres.

En attendant, l'Arc de Triomphe médite, le front dans les nues, dédaignant les pygmées qui soulèvent au ras du sol leur pincée de poussière. Quel intérêt veut-on qu'il prenne à ces fourmis qui vont au Bois? Il n'a de cœur qu'au sublime. Il songe qu'il ferait une belle chaire pour Bossuet. Et les "deux cents chevaux" passent, grosses comme des puces.

J'ai eu par instants une vision. Je me suis représenté l'Arc en ruines dans des milliers d'années, quand les temps seront révolus, à demi éboulé au milieu du désert de sable où avec une seule tour de Notre-Dame il rappellera que fut là Paris. Sous une lune blafarde il demeurait dressé, comme épouvanté de son ombre, semblable aux inertes et formidables débris de Persépolis et de Poestum. Une herbe de planète morte pendait dans les fentes de ses pierres et des vols d'aigles lui faisaient une dernière couronne.

Téléphonie sans fil

Après la télégraphie sans fil, le téléphone sans fil entre dans le domaine de la pratique. Une Société de Berlin vient de mettre en service une station servant à la fois à la télégraphie sans fil et à la téléphonie sans fil. Cette station comprend un mât de 25 mètres. L'énergie électrique nécessaire pour télégraphier et téléphoner est fournie par un moteur de benzine d'environ trois chevaux et transformé en ondes électriques au moyen de lampes à arc.

Faux Monnayeurs.

Correspondance parisienne:

La cour d'assises de la Seine offre, en ce moment, un curieux spectacle avec les vingt-huit accusés de fabrication de fausse monnaie, presque tous de très jeunes gens. Réunis sous la même inculpation criminelle, il semble qu'on puisse voir là tous les types de déclassés, depuis le graveur qui mit son talent au service de l'association jusqu'au prétendu "auteur dramatique", bohème prétentieux et aigri, en passant par cet autre chevalier d'industrie, qui colore sa complicité de vagues théories anarchistes....

Il est inquiétant de constater avec quelle facilité la plupart d'entre eux employèrent au mal leur intelligence, au début de la vie. Cette bande qui comparait devant la justice est représentative de bien des tares parisiennes. C'est à ce point de vue surtout que ce procès est tristement intéressant à suivre, avec ces existences, dévoyées à la première tentation, se dévoilant dans les interrogatoires.

Quoi qu'il ait de la peine à se reconnaître parmi tous ces inculpés, le jury prête aux débats une attention où il y a déjà de la sévérité. Dans le relâchement actuel de tout ce qui était le vieil ordre social établi, le jury acquitte volontiers les meurtriers qui invoquent une excuse passionnelle, ou un semblant d'excuse. Il est moins indifférent aux crimes contre la propriété par lesquels il risque, lui aussi, d'être atteint. Sa veulerie coutumière est retenue par son égoïsme. Il traite généralement assez mal le faux monnayeur.

C'était la peine de mort qui attendait celui-ci, autrefois, en un temps où on ne faisait point de sensiblerie. Il faut croire que le terrible exemple servait à quelque chose.... Le dernier faux monnayeur exécuté fut un certain Colard, qui était tout à fait un artiste, dans son genre. Il avait imité dans la perfection les billets de banque de mille francs. C'était en 1823. Or, de 1823 à 1843, on ne découvrit en France aucun billet faux.

La Révolution n'avait pas épargné non plus les fabricants de faux assignats. Un souvenir bien curieux s'évoque à ce propos. Un des principaux faussaires, Guillot, de Verdun, fut exécuté; mais la planche qu'il avait gravée avait été trouvée si remarquable que la Monnaie l'employa désormais, après avoir, naturellement, ajouté aux billets ce qui caractérisait leur authenticité.

Une politique assez immorale protégea, cependant, certains faussaires, sous l'Empire. Mais ceux-ci travaillaient pour le gouvernement lui-même qui, dans sa lutte par tous les moyens contre l'Angleterre n'avait pas hésité, pour essayer de ruiner son crédit, à faire imiter ses banknotes. C'était, au demeurant, l'Angleterre qui avait commencé cette guerre déloyale.

L'atelier de fabrication était situé rue de Vaugirard et avait à sa tête un habile homme, nommé Fain. La maison était, bien entendu, fort mystérieuse et les ouvriers ne communiquaient pas avec le dehors.

Une nuit, cependant, la porte est forcée, on se précipite sur Fain et on l'arrête, malgré sa défense, tandis qu'on commence à briser les presses.

C'était un inspecteur de police, n'étant pas dans le secret, qui avait laborieusement découvert cette imprimerie clandestine. Il était très fier d'avoir si bien mené l'opération. Il ne tarda pas à déchanter quand on s'expliqua. Trop de zèle! Il avait commis le plus formidable des impairs. On dirait la "sombre gaffe", aujourd'hui.

Les faux monnayeurs tirèrent tôt parti des découvertes et des progrès de la science. Les malfaiteurs sont volontiers disposés à les utiliser. Ne fut-ce pas par une des premières communications téléphoniques que le fameux escroc Allmayer put réaliser un de ses coups d'audace? Les fausses pièces d'or et les faux billets de banque empruntèrent aux nouveaux procédés chimiques et mécaniques une apparence plus soignée.

La légende de Gâtebourse est restée célèbre. Il y avait quelque coquetterie paradoxale dans ce pseudonyme qu'avait pris un certain Giraud, qui fut le plus inquiétant faussaire du second Empire. Il n'était pas loin d'être une sorte de savant. Il avait même eu quelques relations avec la Banque de France à qui il avait proposé des moyens de son invention pour rendre ses billets inimitables. C'étaient des études qui n'avaient pas été perdues pour lui.

Gâtebourse inonda Paris de ses billets, à lui, et il restait insaisissable. Il finit pourtant par être arrêté. Un agent de police pénétra dans son atelier, par le toit, et jamais faux monnayeur ne fut plus surpris que lui en voyant descendre du plafond ce fâcheux.

Gâtebourse, condamné aux travaux forcés à perpétuité et envoyé à la Guyane, eut une mort horrible.

Il était parvenu à s'évader du pénitencier avec un autre forçat, et il cherchait à gagner les possessions hollandaises. Les deux hommes se trompèrent de route, et, après des jours où ils subirent toutes les tortures, dans leur lutte contre une nature hostile, se trouvèrent englués dans des sables mouvants. Gâte bourse, moins jeune et moins leste que son camarade, ne put se dégager, et il fut dévoré vivant par les crabes. Il avait été au-devant d'un supplice effroyable....

La plus colossale affaire de fausse monnaie fut celle qui fut menée de 1865 à 1872, par un certain Bourbaud. Il voyait grand, celui-là! Il avait des ateliers en France, en Suisse, en Espagne, où on imitait l'or et les billets de banque russes. Il les dirigeait, de loin, sans s'y montrer jamais, au moyen d'intermédiaires auprès de chacun desquels il prenait une personnalité différente. Il employait notamment des réfugiés polonais, dont il exploitait les sentiments de haine et de colère contre la Russie. L'invasion des faux roubles étaient incessante: il n'était pas jusqu'aux plus petites coupures qui ne fussent falsifiées.

Le gouvernement russe s'émut et chargea un conseiller d'Etat, muni de pleins pouvoirs, de découvrir l'origine de ces inquiétantes et perpétuelles émissions. Le conseiller d'Etat, M. de Kamensky, eut bientôt un "homme de confiance", lui rendant les plus grands services, se faisant, d'ailleurs, chèrement rémunérer. Cet homme n'était autre que Bourbaud. On s'émerveillait de son espèce de génie à traquer les faux monnayeurs. On eût été plus étonné encore si on eût su que c'était lui qui avait organisé ces ateliers dont il livrait le secret, en créant d'autres aussitôt, grâce à ses incarnations multiples. Il fallut onze années avant qu'on s'aperçût de cette formidable intrigue.

Celui-ci était un personnage de roman, digne de faire pendant à un héros de Balzac. Les complices de la bande qui est actuellement jugée sont loin d'avoir cette envergure....

LE FROID EN JUILLET.

Peu de gens sont satisfaits de la température dont on jouit en France en ce moment et s'exclament qu'on n'a jamais vu cela. C'est une erreur. Certains étés ont été plus désagréables encore.

En 1864, les basses températures persistèrent jusqu'au 10 juillet; le 4, il gela.

Le 3 juillet 1856, les pommes de terre et les haricots furent gelés à Clermont-de-l'Oise.

En 1845, l'été fut détestable: le 16 juillet, le thermomètre marquait 6 degrés à Paris.

Les années 1821, 1816, 1802 eurent également des froids en juillet.

En 1880, il y eut un mois de juin aride et froid et une gelée blanche le 1er juillet. Des phénomènes analogues se produisirent en 1796, 1795 et 1746.

En 1740, la moyenne annuelle atteignit à peine 8 degrés. Il gela pendant tous les mois de cette année-là.

De l'énergie au déjeuner pour commencer la journée.
Du substantiel au lunch pour pouvoir la passer.
Repos et force renouvelée pour finir la journée.
L'aliment idéal pour chaque repas.

Uneeda Biscuit

Plus nourrissant que tout autre aliment extrait du froment.

5¢ en boîte hermétique et protégée contre la poussière et l'humidité.

NATIONAL BISCUIT COMPANY

LE PARAPLUIE.

Sait-on à qui nous devons les parapluies?

Aux Chinois, oui, c'est entendu. Mais ce qu'on ignore peut être c'est que le parapluie passa par la Perse et l'Angleterre avant de s'introduire en France.

Vers 1780, un écrivain anglais de mérite, M. Hanway, qui écrivit sur les finances;

Sur la paix;
Sur la guerre;
Sur la musique;
Sur la ventilation;
Sur les pauvres;
Sur le Canada;
Sur la nourriture des troupes;
Sur la police;
Sur les prisons;
Sur les ramoneurs;
Sur Dieu;

Fit un voyage en Perse et en rapporta certaine machine fort curieuse:

Un petit toit de soie colorée, tendu sur des baleines reliées par une armature de fer au bout d'un long manche....

C'était le parapluie!

Vous croirez peut-être que les Anglais, gens réputés pratiques, adoptèrent bien vite cet instrument? Comme vous connaissez mal l'espèce humaine!

Quand, pour habituer ses concitoyens à la vue et à l'usage de son engin, M. Hanway sortait à Londres avec son parapluie, les jours où l'emploi en pouvait paraître utile, les enfants lui jetaient de la boue, les servantes riaient; à coups de pierres, on s'amusait à crever la soie de l'aïeul infortuné des riflards.

Tout le monde se moquait de lui, et M. Hanway était traité de fou par les plus pondérés et les plus intelligents.

La folie de jadis est la sagesse d'aujourd'hui

En matière de parapluies, du moins....

La reine Hélène d'Italie.

Turin, Italie, 26 juillet—La reine Hélène d'Italie est dans une condition intéressante et son accouchement est attendu dans quelques mois.

Cette nouvelle a été officiellement annoncée ce matin.

Le couple royal d'Italie a déjà trois enfants.

L'ALCOOLISME.

La fraude est peut-être une des causes de la mévente des vins; l'alcoolisme en est une plus grave et les pouvoirs publics rendraient service à tout le monde s'ils essayaient de l'enrayer. D'une statistique publiée par le "Petit Provençal", il semble résulter que Rouen, Caen, Cherbourg, le Havre et Boulogne-sur-Mer sont les villes de France où l'on boit le plus d'alcool; la consommation moyenne y varie de 13 litres à 10 litres par tête. Mais le Midi lui-même n'est pas exempt de ce mal. Si Paris, en 1904, a consommé 123 521 hectolitres de spiritueux proprement dits et 13,471 hectolitres de vermouths et vins de liqueurs, Toulon, avec une population immensément inférieure, n'a pas absorbé moins de 5,519 hectolitres de spiritueux sans compter 610 hectolitres de vermouths et autres apéritifs. A Marseille, en 1906, la consommation s'est répartie comme suit: 951,831 hectolitres de vins, 46,000 de bières, 23,000 d'alcools, 3,058 de vins de liqueurs. Dans cette même ville, le nombre des bars s'élève à 4,333, et, parmi les variétés d'apéritifs qu'on y sert, le "Petit Provençal" énumère "la verte, le perroquet, le persan, la suissesse, la purée, le pernod, le berger, la romaine, la mauresque",—toutes variétés d'absinthe;—puis "le mê écass", le kroumir (mélange de bière et de groseille), la dame blanche (kirch et orgeat), le panaché (bière et limonade); l'artiste (citron, bitter et eau de seltz), l'état-major (vin et sirop): le champagne des pauvres (vermouth, sirop et eau de seltz); l'après dîner (fine et cacao), le pompier (fine et orgeat); enfin un mélange de rhum et de liqueurs diverses qui s'appelle le lait-de-tigre. La municipalité de Marseille a souvent exprimé le désir de restreindre la funeste industrie des bars; mais la crainte de l'électeur l'a obligé jusqu'à présent à s'en tenir à cette bonne intention.

Le nouveau drapeau du Transvaal.

Le Petit Bleu apprend de Prétoria une intéressante nouvelle:

Le drapeau britannique qui, depuis la fin de la guerre anglo-boer, flottait souverainement sur tous les édifices du Transvaal, va disparaître pour faire place à un drapeau nouveau symbolisant le nouveau régime.

Il se compose du "Vierkleur"—drapeau aux quatre couleur de l'ancienne République boer avec les couleurs britanniques dans l'angle gauche supérieur, constituant ainsi l'emblème de la réconciliation et de l'union des deux races.

Le modèle du nouveau drapeau, soumis par le général Botha au ministère des colonies d'Angleterre, a été approuvé par lord Edwin.